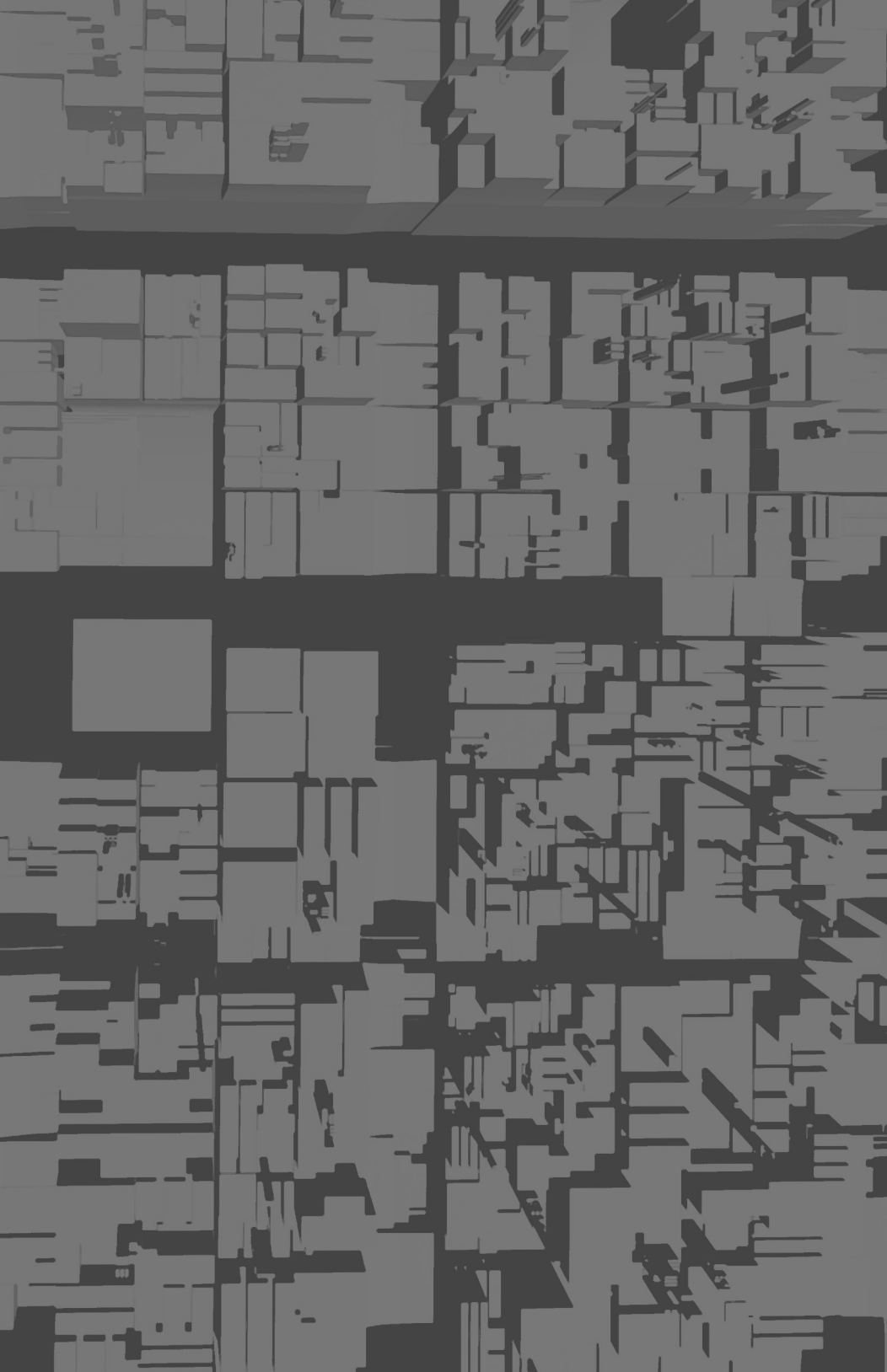


STEVE
PROULX

LE
CRATÈRE
L'ŒIL
NOIR

LA BAGNOLE





LE
STEVE
PROULX
CRATÈRE
3. L'ŒIL
NOIR

LA BAGNOLE

1. Face à la mort

Lundi. 16 h 59.

Charles Fortan consulte sa montre, puis fouille du regard le bout de la route.

— Il devrait être là.

Braün a garé la minifourgonnette blanche en bordure de ce chemin de terre isolé. Il a activé les feux d'urgence. Le visage fermé, les mains serrant le volant, il fixe l'horizon, immobile.

Sur le siège passager, Fortan commence à s'impatienter.

— Mais qu'est-ce qu'il fout ?

Braün tourne lentement la tête vers Fortan et pose sur lui un œil méprisant.

— Quand il arrive, c'est toi qui t'en occupes, finit-il par dire.

Un instant plus tard, un nuage de poussière apparaît au loin.

— Le voilà, dit Fortan en ouvrant la portière. Tiens-toi prêt.

— Tu me donnes des ordres, maintenant ? lui répond sèchement Braün.

Fortan n'a pas envie d'en découdre encore une fois avec Braün, le « gardien » que la Dame lui a assigné. Plus vite il aura complété sa mission, plus tôt ce cadavre ambulante retournera d'où il est venu. « *Plus qu'un seul à ramener* », se dit-il en avançant jusqu'au milieu de la route, agitant les bras pour forcer le véhicule qui arrive à s'arrêter.

Pendant ce temps, Braün sort à son tour de la minifourgonnette et se cache derrière celle-ci, attendant son moment.

Le nuage de poussière révèle bientôt un véhicule de la Coop de téléphone de Grise-Vallée conduit par l'homme que Fortan doit intercepter, un certain Fabien Boule, ex-repris de justice qui se fait passer pour un technicien du téléphone.

Ils se connaissent : le type vient tout juste de lui installer une ligne téléphonique au Motel Soleil. Parce que Fortan bloque carrément la route, le faux

technicien n'a d'autre choix que de s'arrêter. En baissant sa vitre, Fabien Boule reste bouche bée.

— Mais... j viens d vous mettre l téléphone à l autre bout du village ! Comment vous êtes arrivé ici si vite ?

— J'avais une course à faire, ment Fortan. La batterie de mon véhicule est à plat, seriez-vous assez gentil pour me donner un coup de main ?

Pendant une seconde, le faux technicien songe à passer son chemin. Cette histoire sent l'arnaque à plein nez, et notre homme sait reconnaître un coup monté : c'est son métier. Il est même allé en prison pour ça.

— Désolé, j'suis déjà en retard pour mon prochain rendez-vous, dit-il à Fortan tout en remontant sa vitre.

Le faux technicien s'empresse ensuite d'appuyer sur l'accélérateur, mais rien ne se passe. Le moteur s'arrête. Fortan est toujours dehors et le fixe en silence. Flairant le danger, Fabien Boule veut redémarrer quand il découvre avec stupéfaction que la clé n'est plus dans le contact.

— C'est ça que tu cherches ? lui dit alors Braün, installé sur le siège passager, agitant la clé sous le nez du faux technicien.

Boule est cloué sur place. Tout était prévu : Braün a profité de la diversion créée par Fortan

pour se glisser comme un serpent à l'intérieur de la minifourgonnette.

Avant que le faux technicien ait le temps de réagir, Braün plaque sur le front du pauvre homme une main gantée, et presse le pouce et l'index sur ses tempes.

— Bye-bye, fait l'Homme en beige.

Fabien Boule perd connaissance. Braün ouvre la portière du côté conducteur. Le corps inanimé du faux technicien dégringole du véhicule et s'écrase sur le sol de terre battue.

— J'étais en train de lui parler, Braün ! lance Fortan en s'avançant vers l'homme inconscient.

— Et moi, j'ai encore une fois fait tout le travail, répond Braün avec toute l'arrogance du monde dans la voix.

Sortant du véhicule de la Coop de téléphone, il cueille Fabien Boule et le traîne jusqu'à l'arrière de la minifourgonnette blanche. Fortan saisit les jambes de l'homme. De sa main libre, Braün ouvre la porte latérale de son véhicule. Trois autres corps sont déjà là : celui de Pierrick T. Barnumans, un ancien forain.

Et ceux de Simon et Lili.

D'un geste, Braün soulève Fabien Boule et le lance comme un sac de pommes de terre sur le dessus de la pile.

— Il reste le vrai technicien du téléphone dans l'autre véhicule, dit Fortan. Après, on s'occupera de moi.

— J'y compte bien, fait Braün en esquissant un sourire mesquin.

...

La minifourgonnette blanche transportant Braün et Fortan roule une dizaine de minutes sur le chemin de terre avant d'arriver au Motel Soleil. Arrivé à destination, Braün se gare à une trentaine de mètres du bâtiment principal. Il y a de la lumière à l'intérieur.

— Il nous regarde par la fenêtre, je pense qu'il a compris pourquoi on est là, dit Braün.

— Bien sûr qu'il a compris, enfin, que *j'ai* compris, fait Charles en sortant du véhicule.

L'Homme en beige avance vers l'édifice. Il n'en paraît rien, mais il est terrorisé.

Ce n'est pas la première fois qu'il est ramené en arrière, après tout. Le voyage en tant que tel s'avère toujours une épreuve. On en revient avec une étrange et indescriptible nausée, qui peut durer plusieurs jours, et contre laquelle aucun médicament ne peut quoi que ce soit. Mais ce mal n'est rien comparé à la « corvée de nettoyage ».

Car la plus grande épreuve d'un voyage dans le temps est celle d'avoir à éliminer les « doublons ». Toute personne qui revient en arrière existe en effet en deux exemplaires dans le monde passé. Il faut éliminer l'un de ces doubles pour des raisons évidentes : on ne saurait laisser coexister dans le même espace-temps deux versions identiques du même individu.

La première fois qu'il avait dû éliminer son propre double, Fortan avait mis des semaines à s'en remettre. Et voilà qu'il doit remettre ça...

Arrivé à quelques mètres de l'entrée du Motel Soleil, Fortan voit la porte de l'accueil s'ouvrir. Derrière, il tombe face à face avec l'autre version de lui-même. Le Charles Fortan qu'il était lundi dernier.

Il continue d'avancer vers son double tout en sortant de sa poche un long gant gris. L'autre baisse la tête et se retient au cadre de la porte pour garder l'équilibre. Il sait ce qui l'attend.

— Encore ? dit-il. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je sais ce que tu ressens, répond Fortan. Je ressens la même chose. Tu ne peux plus exister.

— Dis-moi seulement ce qui s'est passé ?

— Ça ne servirait à rien. Tu n'existes plus, Charles.

En disant cela, Fortan pose son index et son pouce sur les tempes de son « doublon », qui s'effondre. Les

yeux baignés de larmes, Fortan regarde son propre corps inanimé à ses pieds. Une scène dont personne, jamais, ne devrait être témoin.

Aujourd'hui, Charles Fortan s'est tué.

Et il est encore là pour en faire des cauchemars...

Il y a trop de lumière. Comme si on lui avait braqué mille projecteurs en plein visage. De quoi faire frir ses yeux. Simon est ébloui, aveuglé par ce vif éclat. Péniblement, son œil s'habitue tout de même à cet abus de clarté. Bientôt, il aperçoit ses pieds, qui reposent sur un plancher propre, blanc et étincelant comme la baignoire d'une publicité de nettoyeur pour salle de bain.

Où est-il ?

Apparemment, sur une sorte de banc. Assis. Immobile. Le corps penché en avant. Il tente de relever la tête, n'y parvient pas. Impossible aussi d'étirer ses jambes. Ses deux mains semblent soudées à ses genoux.

Il est paralysé.

Par miracle, ses yeux peuvent encore rouler dans leurs orbites. La tête baissée, il s'efforce de regarder le plus loin possible devant lui. Peut-être verra-t-il où il se trouve ? À deux pas de lui, une forme se découpe dans la blancheur. Une silhouette. Quelqu'un.

Il plisse les yeux pour mieux voir. Quelqu'un qu'il connaît.

Lili est là.

Étendue sur un banc, en face de lui. A-t-elle aussi été transformée en statue ?

Si seulement il pouvait parler. Dire quelque chose. Mais sa gorge est ligotée. Dans sa tête, il s'entend hurler à s'en faire éclater les poumons. Mais aucun son ne sort.

Une vibration secoue tout à coup ce lieu trop éclairé. Comme une zone de turbulences. Mais où se trouvent-ils ? Par réflexe, Simon ferme les yeux et attend, tétanisé, la fin de la secousse. Qui finit par passer. Puis, plus rien.

En rouvrant les paupières, il retrouve Lili devant lui, toujours étendue sur ce banc. Mais le tremblement l'a fait changer de position. Le visage de son amie est maintenant directement dans son champ de vision.

Ce visage est mou et mort. La bouche entrouverte. Derrière ses lunettes carrées de travers, ses yeux sont grands ouverts. Mais sans vie.

Simon se désintègre de l'intérieur. « *C'est pas possible... Non... C'est pas possible...* », se répète-t-il en lui-même.

Il voudrait casser ce ciment invisible qui l'immobilise et voler au secours de son amie. Il voudrait s'approcher d'elle, l'asperger d'eau froide, prendre son pouls, la secouer pour qu'elle se réveille. N'importe quoi.

Le teint de Lili est grisâtre. Sa poitrine ne se soulève pas. Elle ne respire plus.

Si seulement il pouvait bouger les bras. Seulement un. Il pourrait presque la toucher. Il est si près d'elle. Et pourtant si loin.

La tête de Lili bascule légèrement vers le sol. Une guenille. Elle pourrait tomber. Le cœur de Simon s'emballe. Pas question de rester sans rien faire, à contempler la dépouille de sa meilleure amie. Il doit bouger. Il *veut* bouger.

Une boule se forme dans un recoin de son ventre. Sa chaleur lui brûle l'intérieur. La boule gronde, grogne, gonfle.

Il *va* bouger.

Simon comprime tous ses muscles. La boule se déplace. Un peu. Elle remonte lentement le long de son œsophage, passe difficilement par sa gorge, incendie sa langue et son palais.

Simon investit alors toutes les forces qu'il lui reste pour ouvrir la bouche. Ses lèvres, scellées l'une contre l'autre, tremblotent, résistent, refusent, tremblent à nouveau. Mais elles finissent par s'écarter. D'un millimètre.

Puis deux.

Déployant des efforts surhumains, Simon tente ensuite d'ouvrir la mâchoire. Mais ses articulations sont aussi têtues que de vieilles pinces rouillées. Elles se braquent, protestent, crissent, grincent. Puis elles s'ouvrent. D'un centimètre.

Puis deux.

Le cœur de Simon va lâcher. Il le sent palpiter dans ses tempes. Jamais il n'a autant forcé. Il doit crier. Il *veut* crier. Oui. Ça y est. Il *va* crier... Sa bouche finit par s'ouvrir. Enfin.

Et Simon lâche un profond, un retentissant...
— AAAAAAAAAAAAAAH!

Depuis quelque temps, Simon fait ce cauchemar chaque nuit.

2. Des choses qui arrivent

4 h 34.

Simon se réveille en sursaut, l'écho de son cri résonne encore dans la pièce.

Il s'est endormi sur le sofa du sous-sol, la tête appuyée sur l'accoudoir. Il est en sueur. Son cou le fait souffrir. Il regarde alentour, l'esprit encore empêtré dans son mauvais rêve. Il a quitté cette pièce trop blanche, heureusement. Il peut bouger ses jambes, ses bras, sa mâchoire. Tout fonctionne normalement.

Dans la pénombre, sa main tâte le dessus d'une table basse. Il trouve ses lunettes et les dépose sur son nez. Tout redevient net. Sa vue se dégradait depuis des mois; avec le temps, il s'était presque

habitué à voir flou. Or, depuis qu'il a officiellement été déclaré myope et qu'on lui a prescrit des verres correcteurs, il réalise tout ce qu'il a raté : les cumulus qui se découpent dans le ciel bleu comme de la crème fouettée, le contour ciselé des feuilles dans les arbres, les fourmis qui s'activent sur le trottoir, les fines gerçures sur les lèvres des gens, les traces de doigts sur les vitres. Le monde, vu derrière de nouvelles lunettes, a l'air plus complexe, plus sale, plus vrai, mais c'est le monde dans lequel Simon veut vivre.

Il se souvient s'être endormi devant la télé, avant l'épreuve finale d'un concours international d'hommes forts. La télé est toujours allumée. Le canal des sports diffuse maintenant une partie d'échecs. Assis à une table carrée, plantée sur une scène entourée d'une foule muette, deux types se font face. Un jeune homme blond, avec des yeux minuscules sous un front long et noueux, affronte un Russe affublé d'un monosourcil. Simon se redresse. Vu qu'il ne s'endort plus, autant regarder la partie.

« Fritz Kremglass prend tout son temps... On le sent concentré », commente l'analyste.

À l'écran, parfaitement immobile, le blond est penché au-dessus de l'échiquier jonché de figurines en position de combat.

La jeune équipe du *Cratère*
est conviée à un congrès
de journalisme. Mais dans
cet hôtel à des kilomètres
de leur ville, d'étranges
cauchemars surviennent.
Et l'iris de Simon se teinte
de noir.

On ne peut supprimer
quelque chose sans
laisser des traces.



ISBN 978-2-89870-027-9

